

Antoine FABRE D'OLIVET

THÉODOXIE UNIVERSELLE

ou

Recherches philosophiques

sur

l'origine de l'univers

Mise au jour et publiée intégralement pour la première fois
d'après le manuscrit original*

par Robert AMADOU

* Depuis le n°21

Le mot *indigo* exprime exactement leur idée. Cette couleur indigo que la race noire rendit ainsi divine et sacrée, tandis qu'elle tint le sceptre du monde, persiste encore de nos jours aux Indes et au Japon. Quoique les Brahmes aient cessé dès longtemps de la donner à Brahma comme créateur de l'univers, ils ne laissent pas, dans de certaines cérémonies antiques qu'ils ont conservées du sabéisme, de l'invoquer en traçant une ligne noire pour le désigner (107). Quant aux Japonais, aucun changement de culte ni de dénomination n'a pu les faire varier à cet égard : ils ont toujours continué de représenter le Dominateur universel de couleur indigo. Les voyageurs qui ont été à portée de voir la statue de ce Dieu disent qu'elle offre tous les traits physiologiques des Africain et qu'elle porte des cheveux noirs et cotonneux comme sont ceux des Nègres (108).

La couleur noire, ou plutôt indigo, fut donc la couleur divine et sacrée, tant que la race sudéenne domina sur la terre ; elle remplaça la couleur rouge qui l'avait précédée comme appartenant à la race austréenne, et peut-être s'allia avec elle sur les drapeaux des Sudéens, quand ces peuples de race noire eurent pris pour eux le titre d'Atlantes et furent entrés dans tous les droits des Atlantes primitifs ; car ce ne fut point à cette époque de l'histoire du monde que la couleur rouge fut proscrite sur une grande partie de la terre, mais beaucoup plus tard, lorsque les *Pasteurs* phéniciens, qui la portaient par des raisons particulières, que j'ai exposées ailleurs (109), l'eurent rendue un objet d'horreur par leur schisme et leur longue tyrannie (110). Tout porte donc à croire que les couleurs adoptées par les Atlantes sudéens dominant sur cet hémisphère furent la rouge et l'indigo. Lorsque les Celtes, longtemps opprimés par ces superbes vainqueurs, parvinrent enfin à saisir la domination et qu'ils eurent assuré le triomphe de la race blanche en Asie, sous la conduite de Ram, ils ajoutèrent leur couleur aux deux déjà existantes et arborèrent l'étendard aux trois couleurs, rouge, indigo et blanc, et cet étendard ainsi nuancé indiqua longtemps la réunion des trois races sous un même Empire universel. Ces trois couleurs se reconnaissent encore aujourd'hui sur la triade brahmique, où elles se sont réfugiées après que l'Empire de Ram a été renversé et que ses drapeaux déchirés ont couvert l'Asie et l'Afrique et l'Europe de leurs lambeaux. Encore de nos jours, on représente dans les temples indiens Brahma rouge, Vishnou indigo et Hara blanc (111). En comparant la triade indienne à la triade égyptienne, on voit que, quoique les couleurs soient les mêmes, l'ordre en est pourtant interverti, et cela sans doute par un reste d'orgueil qui persuadait à la race noire, dominant encore en Egypte quand cette triade y fut reçue, que la couleur qui la désignait devait être considérée comme la première. Ainsi, on représentait, dans les temples de Thèbes ou de Memphis, Osiris noir ou indigo, Orus blanc et Typhon rouge (112). Mais cette prétention n'empêcha nullement que, tant que dura l'Empire universel de Ram, la couleur blanche ne fût la couleur divine et souveraine, comme elle l'est encore parmi les Burmans, celui de tous les peuples indiens qui a conservé avec le plus de force les coutumes de l'antiquité (113). Cette couleur était celle que portaient les Druides dans les cérémonies religieuses (114). Les Mages des Persans étaient également

habillés de blanc dans le suprême sacerdoce (115). Les anciens Grecs attribuaient la couleur blanche à Zeus, le maître des Dieux et des hommes, et couvraient ses prêtres de longues robes blanches (116). Telle était aussi l'idée des Romains, qui donnaient cette couleur au *flamen Dialis*, grand prêtre de Jupiter, et ne lui permettaient jamais de sortir sans sa tiare qui était la seule blanche, selon Varron (117).

Quoique, depuis le démembrement de l'Empire de Ram, le grand accroissement qu'a pris l'Empire chinois et les fréquentes irruptions des Tatars, qui ont usurpé en différents temps tous les trônes de l'Asie, ce soit réellement la race jaune qui ait saisi la domination dans cette partie du monde et que cette couleur y soit devenue la couleur divine et royale, cela n'a pas empêché que la vénération attachée dans les temps anciens à la couleur blanche n'ait persisté parmi les Brahmes, au Japon et même en Chine, où on la regarde encore comme l'emblème de la pureté (118). Mais enfin la force du foyer central qui s'est formé en Chine a dû nécessairement se faire sentir à des grandes distances, et les Lamas eux-mêmes n'ont pu en éviter l'influence. Ils ont quitté la couleur blanche qui était celle de l'agneau, leur antique emblème, et ont pris celle du *Ki-lin* ou du *Foung-Houang*, animaux mythologiques des Chinois qui portent également la couleur jaune (119). Ils ont d'ailleurs adopté toutes les idées de Foë, le dernier Bouddha, et, comme la statue de ce prophète est partout représentée vêtue de jaune (120), cette couleur a dû devenir celle du sacerdoce, depuis le Tibet jusqu'au Japon, et revêtir également tous les pontifes qui dépendaient du culte lamique. D'un autre côté, la couleur jaune étant devenue l'emblème de la royauté en Chine, et l'empereur considéré comme le fils du Ciel s'en étant revêtu, tout ce qu'on a voulu présenter comme puissant, vénérable ou divin en a été décoré (121).

Ainsi, c'est par la couleur noire ou indigo dominant sur toutes les autres que s'est fait distinguer le foyer central de civilisation en Egypte ; par la jaune également dominante que s'est caractérisé le foyer central de civilisation en Chine ; et enfin par la réunion des trois couleurs primordiales, rouge, blanc et indigo, ou par la couleur blanche toute seule, que s'est fait connaître celui qui s'est établi aux Indes.

De quelque manière donc que j'envisage les objets, quelque route que je prenne, je vois toujours les mêmes causes, j'arrive toujours aux mêmes résultats. Si je jette avec force ma vue morale en avant dans la profondeur des siècles, je rencontre toujours le même obstacle qui m'arrête, et cet obstacle est l'ouvrage d'une effrayante catastrophe qui a ravagé le genre humain et qui, sur quatre races qui le composent, en a détruit une. Si je fais effort pour franchir cet obstacle, je vois que cela m'est impossible sans l'appui d'une tradition écrite qui remonte au delà, puisque la tradition orale que je voudrais en vain invoquer, partout effacée de la mémoire, ne peut me servir de guide. Et, lorsque je rencontre cette tradition écrite et que je demande d'où elle vient, en quel lieu et comment elle s'est conservée, on me répond partout, sans la moindre variation, sans la moindre

hésitation, dans la voix nationale qui s'élève, que cette tradition est sacrée, qu'elle découle d'une révélation divine, qu'elle est l'ouvrage de Dieu même qui l'a donnée aux hommes dès l'origine des temps, et que, par un effet de sa Providence, elle a échappé à tous les fléaux, à tous les ravages, à tous les efforts du temps et des hommes, pour se conserver là où on me la montre ; c'est-à-dire dans des Ecritures saintes, dans des Livres également vénérés par les peuples auxquels ils appartiennent, tracés dans trois langues typiques, non seulement étrangères mais opposées les unes aux autres, et visiblement dépendantes des trois races primordiales dont le siège dans trois foyers centraux de cet hémisphère est irrésistiblement démontré. Quelle étonnante conformité !

Et, si je viens à m'informer si ces Ecritures saintes, ces Livres sacrés sont ainsi descendus du Ciel, tels qu'on me les montre dans le *Sépher*, le *Véda* ou le *King*, on me dit que non ; qu'ils sont tous l'ouvrage d'hommes inspirés par la Providence pour les mettre dans l'ordre où je les vois, et que, d'abord écrits en des caractères hiéroglyphiques, sur des tables d'airain, de pierre ou de brique, ils ont été enfouis dans de certains lieux où le Déluge ne pouvait pas les atteindre. Et si, continuant à interroger la voix des peuples, je demande si on connaît les hommes si hautement privilégiés par la Providence auxquels il a été accordé par elle de prévoir le fléau destructeur qui allait ravager le monde et d'y soustraire les principes des connaissances divines et humaines, cette voix, se divisant en trois langues et se concentrant sur trois points distincts, me répond que oui ; et j'entends retentir soudain en langage libyen le nom de *Xixutros*, en sanscrit celui de *Satyavrata*, et en chinois celui de *Pey-Loung*. Mais ces hommes qui ont ainsi conservé le dépôt de la Révélation divine sont-ils les mêmes qui en ont ensuite répandu la connaissance ? Non ; cet honneur a été réservé plus tard à *Taôth* en Nubie, à *Nareda* dans les Indes et à *Pao-hi* en Chine (122). Ces trois hommes, qu'on peut appeler les trois prophètes du monde renouvelé, ont passé partout pour être les inventeurs des caractères sacrés et les instituteurs de la doctrine mystérieuse des nombres. Quelle étonnante analogie !

Cependant, ces trois hommes ont-ils survécu dans leurs ouvrages, et ce que les peuples divers conservent de leur doctrine dans le *Sépher*, le *Véda* ou le *King* est-il réellement sorti de leurs mains ? Oui, quant à l'essence première, quant aux principes de la Révélation divine qu'ils y ont consignés, mais non quant à la forme qui a dépendu de leurs interprètes dont le nombre plus ou moins considérable, dont l'esprit particulier, plus ou moins influencé par l'esprit général de la race à laquelle ils appartenaient, ont pu y apporter beaucoup de variété. Les principes émanés de la Providence y sont bien identiques et l'unité divine s'y fait bien sentir, mais leurs développements n'ayant pu s'effectuer que sous l'influence du Destin et par un effet de l'action libre de la Volonté de l'homme, doivent nécessairement avoir reçu l'empreinte plus ou moins forte de ces deux puissances opposées et présenter beaucoup de choses qui, quoique semblables au fond, paraissent contradictoires pour la forme. Cela ne pouvait pas être autrement, et autant la conformité et l'analogie des principes ont dû nous frapper,

autant nous devons nous étonner encore de cette exactitude dans la diversité des conséquences ; car des mouvements opposés du Destin et de la Volonté ne pouvaient pas amener des résultats semblables. La nécessité et la liberté ne se ressemblent pas.

Mais si nous considérons Xixutros, Satyavrata et Pey-loung comme les conservateurs des connaissances divines et humaines, Taôth, Nareda et Pao-hi comme leurs rénovateurs, quels seront ceux qui les auront illustrées des lumières de leurs propres inspirations, commentées et propagées parmi les nations ? Ici, nous ne trouverons plus de noms individuels, mais des noms génériques appartenant à une foule d'hommes plus ou moins célèbres : les *Tzée* en Chine, les *Bouddhas* aux Indes, les *Hermès* surnommés *Musée* en Egypte et dans les contrées limitrophes (123). Tous ces hommes ont été comparés à leurs premiers modèles, Pao-hi, Nareda et Taôth, et souvent confondus avec eux. Cela est principalement arrivé aux Hermès, dont les ouvrages, tous attribués à l'antique Taôth, s'élevaient, suivant Jamblique, jusqu'au nombre prodigieux de vingt à trente mille (124) ! Ces ouvrages ont presque tous disparu. Un seul authentique est resté, grâce aux soins constants que la Providence s'est donnés pour sa conservation ; et ce livre que sa conservation seule au milieu de tant d'obstacles et de tant de périls rendrait admirables, s'il ne commandait pas l'admiration par la nature même des sujets qu'il traite, est le *Sépher* de Moïse. Les ouvrages composés par les *Tzée* et par les *Bouddhas*, soit en Chine, soit aux Indes, ont beaucoup moins souffert ; mais le nombre considérable de ceux qui ont échappé aux diverses révolutions dont ces contrées ont été le théâtre, loin d'éclaircir le texte primitif du *King* ou du *Véda*, semblent l'obscurcir encore par les gloses verbeuses, les parahrases allégoriques dont ils les enveloppent, et par les sectes opposées qu'ils ont fait naître. Je dirai un mot de ces ouvrages en général, mais sans m'y arrêter beaucoup en particulier, ainsi que mon intention a été de le faire pour le *Sépher*. J'en tirerai seulement les explications qui me seront nécessaires, à mesure que j'en aurai besoin.

Je vais dans les prochaines sections examiner un peu en détail quelles ont été les fortes raisons qui ont causé la perte de tous les Livres sacrés appartenant au foyer central de l'Ethiopie, dont le royaume s'étendait du mont Atlas au mont Caucase et des sources du Nil à celles du Danube. Je dirai, pour la première fois sans doute, pourquoi un seul livre, le type d'une multitude d'autres émanés du même foyer, a dû survivre à leur destruction et même la provoquer.

§ V

Digression sur la manière dont les anciens écrivaient l'histoire. - Ignorance des Grecs et des Romains par quoi causée. - Ordre chronologique établi entre les événements déjà rapportés. - Exaltation de la Voluspa en Europe. - Emigration des Celtes Bodohnes en Asie, sous la conduite du premier Hercule. - Origine des Chaldéens, des Syriens et des Arabes.

L'histoire n'a pas toujours été conçue ni traitée de la manière dont nous la concevons et la traitons aujourd'hui. Avant Phérécide, qui osa le premier consacrer la prose en l'écrivant (125), les auteurs anciens presque toujours attachés à la recherche de la nature, des Dieux ou des choses, curieux seulement de connaître l'origine du monde ou celle de l'homme en général, n'écrivaient qu'en vers (126) et auraient cru dégrader la poésie, s'ils s'étaient occupés de l'homme ou des choses en particulier, comme s'en occupent les modernes. L'histoire, telle qu'ils la concevaient dans ces temps reculés, allégorique et figurée, ne s'appliquait qu'aux masses sans égard aux individus et, comme je l'ai dit ailleurs, ne traitait que de matières morales et providentielles, dédaignant tous les détails physiques jugés peu dignes de remplir la mémoire des hommes (127). Voilà pourquoi nous avons si peu de documents sur les Phéniciens, ces peuples pourtant si fameux dans l'antiquité, ces conquérants superbes, ces navigateurs hardis qui, couvrant toutes les mers de leurs vaisseaux, explorèrent, selon l'expression de Diodore de Sicile, depuis les régions voisines du pôle Boréal jusqu'aux rivages brûlants de la zone torride (128). Qui le croirait ? Ces peuples qui parcoururent toute la terre et en soumièrent la plus grande partie à leur Empire, qui portèrent partout en Europe la connaissance des sciences et des arts (129) et qui, suivant quelques traditions, donnaient à leur propre pays le nom de *Pays des lettres* (130) ; ces peuples, dis-je, furent à peine connus des Grecs et des Romains qu'ils avaient civilisés et les virent, aussi dénués de mémoire que de reconnaissance, nier leurs bienfaits et faire les plus grands efforts pour effacer partout le souvenir de leur Empire (131). Déjà, du temps d'Aristote, on s'accoutumait à les calomnier dans des étymologies ridicules : pour expliquer leur nom, on disait que certaines bourgades de la Thessalie, voulant se venger des invasions de quelques pirates de Tyr, leur appliquèrent les premières l'épithète de Phéniciens, en la tirant d'un mot de leur langue qui signifie *massacrer* (132). Aristote, en rapportant cette

étrange assertion, ne réfléchit point que les navigateurs de Tyr ne pouvaient pas bonnement avoir adopté un nom qui désignait une injure. Strabon, qui sans doute avait de meilleurs renseignements qu'Aristote, assure que l'opinion la plus accréditée de son temps était que le nom des Phéniciens découlait naturellement d'un mot de leur langue qui signifiait *rouge* (133). L'opinion de Strabon, conforme à la raison et à la vérité, a été adoptée par tous les savants qui ont entendu les langues orientales (134). Mais si le nom de ces peuples a donné lieu aux plus absurdes hypothèses, leur pays en lui-même n'a guère été mieux connu (135). Certains écrivains systématiques, se fondant sur quelques passages de la Bible mal compris, ont borné la Phénicie au pays de Chanahan ; d'autres ont, comme par grâce, étendu cette contrée sur le littoral de la Méditerranée depuis Tyr jusqu'à Astarté (136), sans penser que ce n'était là que la moindre partie de leurs possessions et celle où les avait réduites le déclin de leur Empire, au moment où cet Empire morcellé de toutes parts, envahi aux extrémités, ne se soutenait plus au centre qu'à la faveur d'une ancienne marine que nulle autre puissance ne pouvait encore égaler (137). Quand cette marine fut égalée, la Phénicie ne fut plus rien. Tyr et Sidon disparurent (138). Mais, avant cette époque désastreuse, la puissance phénicienne avait dominé sur une grande partie de l'Asie et de l'Afrique et sur l'Europe entière (139). Elle avait occupé et la Chaldée et l'Arabie et l'Égypte, envahi la mer Rouge à laquelle elle avait donné son nom, le golfe Persique et cette mer des Indes que ses premiers fondateurs avaient d'abord traversée en fugitifs, et, couvrant la terre de ses colonies, depuis l'île de Taprobane jusqu'à celle de Thulé, accumulé dans ses vastes magasins toutes les richesses du monde (140). J'ai parlé dans mon ouvrage *de l'État social* de l'événement qui détermina l'élévation de cette puissance. J'ai dit, à cet égard, des choses extrêmement neuves et que personne n'avait dites avant moi, parce que personne n'était allé puiser aux vraies sources, aux sources originales des foyers centraux de la Chine et de l'Inde, et que chacun, aveuglément courbé sous la fêrule magistrale des Grecs et des Romains, n'avait osé voir au delà de ce que ces maîtres présomptueux ou ignorants avaient voulu ou pu lui montrer. Mais, come l'a très bien senti un des plus laborieux écrivains modernes, les Grecs et les Romains, dans la folle manie de se faire passer pour autochtones, de rapporter à eux toutes les origines, de faire considérer toutes les autres nations comme barbares, ont détruit, de dessein prémédité, tous les monuments qui pouvaient rappeler leur ancienne dépendance des Thraces et des Étrusques, ont travesti en des fables mythologiques les anciens documents historiques qui auraient pu faire remonter à des peuples plus anciens qu'eux. Les Romains surtout, plus ignorants et moins habiles, ont laissé des preuves de ces destructions (141). Prendre donc leurs historiens pour guides des connaissances antérieures, c'est se confier à des aveugles, c'est vouloir rester dans la même ignorance. En général, dit Court de Gébelin, nous ne sommes qu'à l'aurore du monde primitif. Les Grecs et les Romains nous ont tenus dans les langes de l'enfance. Nous avons été leurs échos; il est temps de voir par nous-mêmes (142).

Revenons donc à ce que j'ai dit de l'Empire universel de Ram, et considérons que cet Empire, travesti par les Grecs et par les Romains en celui de Dionysos ou de Bacchus, est l'un des faits historiques le plus généralement admis, le plus généralement connu, sous quelque face qu'on veuille l'envisager. La conquête des Indes par un personnage remarquable venu d'Occident, quelque nom qu'il ait porté, Ram ou Giam-Shid, Dionysos ou Bacchus, est un événement dont toute l'antiquité a retenti et qui a occupé toutes les voix de la Renommée (143). Or, Mégasthène, qui vécut aux Indes, du temps de Séleucus et qui y jouit d'une grande considération, déclare que les Hindous comptaient généralement 153 rois depuis Dionysos jusqu'à Alexandre, ce qui est confirmé par Arrien et par Pline, qui s'accordent à donner à ces 153 ou 154 règnes une durée de 6 402 ou de 6 451 ans (144). L'expédition d'Alexandre aux Indes date, comme chacun sait, de l'an 326 avant J.-C., de manière qu'en ajoutant ensemble ces deux durées, on trouve que la conquête de Ram a dû avoir lieu vers l'an 6728 avant notre ère et que c'est, pas conséquent, à cette époque que son Empire universel a commencé.

Cela posé, si nous considérons que, selon la tradition égyptienne rapportée par Platon, le désastre de l'Atlantide remontait à plus de 9 000 ans avant Solon, auquel le prêtre de Saïs la racontait, nous trouverons, en ajoutant à cet intervalle de temps celui de 600 ans écoulés depuis l'époque présumée où Solon se trouvait à Saïs, âgé d'environ 40 ans, jusqu'à la naissance de J.-C., un laps de temps de plus de 9 600 années, en sorte que le calcul le plus simple nous prouvera qu'à l'époque où Ram établit sa théocratie universelle et donna la domination du monde à la race blanche, il y avait environ trente siècles que l'Atlantide avait disparu et que la race rouge qui y dominait avait été anéantie.

Il est évident que cet intervalle de temps avait suffi à la race blanche pour franchir toutes les phases de la civilisation, se mettre en état de résister à la race noire, lutter victorieusement avec elle et finir par la renverser tout à fait, comme elle fit. Mais, au moment où le sceptre de la terre fut arraché à la race noire, cette race l'avait possédé assez longtemps, comme je l'ai dit. Si l'on examine attentivement les dynasties royales des Hindous, telles que les donne William Jones, d'après Bharat-Kant, un savant indien qui les a extraites de divers *pouranas*, on voit que le monarque détrôné par Ram dans la dynastie solaire appelée Daçaratha par les Brahmes et Dériades par les Grecs, est le cinquante-cinquième roi de cette dynastie (145) ; de manière qu'en établissant un calcul proportionnel pour ces cinquante-cinq règnes, à raison de 30 ans par règne, et en égalant ainsi leur durée relative à celle d'une génération, ce qui est le calcul le plus restreint pour cette époque reculée, on trouve un laps de temps de 1 650 ans entre Ram, fondateur de la dynastie du troisième âge, et Ikshaôkou, fils du Soleil, fondateur de celle du second âge. Ces 1 650 ans accordés à la domination universelle de la race noire laissent encore un intervalle de plus de douze siècles entre le règne d'Ikshaôkou et la catastrophe qui submergea l'Atlantide, intervalle plus que suffisant pour que la race noire, beaucoup moins endommagée que les

deux autres, la rouge et la jaune, ait pu se reformer en Nubie, pour venir par la mer Rouge s'emparer de l'île sacrée de Lankâ. Le nom de ce premier monarque de la dynastie solaire du second âge, *Ikshaôkou*, signifie en langage libyen, l'origine de l'asservissement ou de la prise de possession (146), ce qui indique un surnom donné au premier monarque sudéen qui s'empara de l'Inde. On peut supposer, ainsi que je l'ai déjà dit, que le titre général de ces monarques fut d'abord *Bâhli*, c'est-à-dire le divin, tant qu'ils régnèrent seulement en Libye, mais qu'une fois solidement établis à Lankâ, ils prirent celui de *Rawhôn*, qui avait appartenu au souverain roi des Atlantes dont ils affectèrent tous les droits (147).

Il résulte de ces calculs simples et concluants fondés sur des traditions positives rapportées par des hommes différents, Platon, Mégasthène, Arrien, Pline, Bhadacant, qu'en fixant l'époque du désastre de l'Atlantide à 9 600 ans avant notre ère, nous avons environ douze siècles de travail pendant lesquels les débris du règne hominal se reforment en silence sur divers points de notre hémisphère, mais principalement en Nubie, sur les bords du Nil, et en Asie, sur les bords du Gange et du Hoang-ho. À cette époque une nouvelle race paraît, aux environs du pôle Boréal, et cette race blanche appelée boréenne, à cause du lieu de son origine, remplace dans le règne hominal la race rouge qui avait été détruite. Cependant la race noire, que des circonstances favorables poussent rapidement dans la carrière de la civilisation héritière des connaissances atlantiques, sort la première de son obscurité et, sous la conduite d'un de ses Bâhlis, fait la conquête de l'Asie, vers l'an 8 378 avant J.-C. L'histoire jusqu'alors muette note cet événement important et recommence à tracer à grands traits les annales du genre humain. Sur trois foyers centraux de civilisation, où les monuments sacrés de la Révélation divine s'étaient conservés par les soins de Xixutros, Satyavrata et Pey-loung, deux sont réunis : ceux du Nil et du Gange illustrés par Taôth et Nareda. Celui du Hoang-ho, encore faible malgré les efforts de Pao-hi, restait inconnu aux deux autres et attendait, pour se développer et s'agrandir, des événements que le Destin n'avait pas encore amenés. Alors paraissent en Nubie et dans le Bharat-Kant les Musées et les Bouddhas qui, se disant également fils de la Lune (148), c'est-à-dire inspirés par elle pour expliquer les Bétyles, restaurent ces vénérables monuments et en tirent les principes divins sur lesquels ils établissent leurs théogonies et leurs cosmogonies. Le premier des Bouddhas, constitué pontife suprême sous le règne même du célèbre Bâhli surnommé *Ikshaôkou*, devient, à Pratishtana, le chef de la dynastie lunaire, comme *Ikshaôkou* lui-même s'établit à Ayodhia le chef de la dynastie solaire. Ces deux dynasties règnent ensemble sous le nom des enfants du Soleil et des enfants de la Lune. Elles remplissent tout le second âge des Hindous et fournissent l'une cinquante-cinq souverains rois, et l'autre quarante-trois rois feudataires, avant l'avènement du théocrate celte, le grand Rama, le Scander aux deux cornes. Ce second âge appelé *treta-youg*, est assez bien connu par les Brahmes, qui trouvent dans les *pouranas* les noms de tous les monarques de race

sudéenne qui l'ont rempli, depuis Ikshaôkou jusqu'à Daçaratha et depuis Bouddha jusqu'à Pandore, mais quant au premier âge, appelé *satya-youg*, qui devrait contenir les noms des Rawhôn de race austréenne et retracer l'histoire des Atlantes primitifs, on voit qu'ils n'en ont conservé qu'un souvenir confus. Tout ce qu'on découvre à travers l'obscurité de leurs récits, c'est qu'un événement effroyable, tel que le fut, en effet, le déluge qui détruisit cet Empire célèbre, n'a laissé au delà qu'un affreux abîme que leurs yeux ne peuvent franchir (149).

Ils se bornent ordinairement à retracer cette cruelle catastrophe sous des allégories plus ou moins funèbres, et tandis que, d'un côté, ils ne se lassent pas de vanter l'éclat de ce premier âge, d'en relever la magnificence dans des tableaux enchanteurs, ils ne peuvent rien offrir, de l'autre, qui confirme ces pompeuses descriptions, et tout se borne, dans leurs *pouranas*, à des incendies, à des déluges, à des guerres cruelles qui ravagent la terre, l'ensanglantent et anéantissent la plus grande partie de ses habitants.

Cependant, la conquête de Lankâ et celle du Bharat-Kant avaient mis la race sudéenne en état de déployer de grandes forces ; les connaissances de ces deux peuples s'étaient fort augmentées par la réunion qu'ils avaient effectuée des deux foyers centraux de civilisation. Leur Empire, qui arborait les deux couleurs indigo et rouge, prenait le nom d'atlantique et prétendait à la domination universelle. Ce fut dans cet état de prospérité, environ 8 000 ans avant J.-C., peut-être vingt siècles après la destruction de la race rouge, que la race sudéenne, poussée à la découverte de l'Europe, comme je l'ai dit ailleurs (150), rencontra la race boréenne encore sauvage et tenta de la soumettre à son joug. Elle y réussit d'abord au moyen des femmes blanches qu'un cruel destin avait dégradées et qui, sans attachement pour leurs parents et pour leur patrie, ouvrirent les bras à ces insidieux étrangers (151). Mais ce triomphe, dont la durée ne saurait être exactement fixée, trouva un terme dans les moyens mêmes qui l'avaient facilité, car les femmes des Boréens n'ayant pas recueilli chez les Sudéens les avantages qu'elles y attendaient et se voyant tombées avec leurs maris dans le plus dur esclavage, firent un retour sur elles mêmes et sentirent avec amertume les maux dont elles avaient été les instruments. Ce mouvement de repentir eut le succès qu'il devait avoir, il émut la Providence en leur faveur et disposa leur intelligence à recevoir ses inspirations.

Une femme boréenne, celle dont l'âme la plus élevée était sans doute la plus apte à recevoir les mouvements inspirateurs, placée dans une circonstance difficile, voyant sa patrie et ce qu'elle avait de plus cher au monde dans un danger imminent, se sentit tout à coup appelée à les sauver, et les sauva. Une faculté admirable, celle de pouvoir se mettre en communication avec l'âme universelle, se découvrit en elle; on vit qu'au moyen de cette communication les âmes des ancêtres se manifestaient et se faisaient entendre. Le voile qui jusqu'alors avait caché aux Celtes les mystères de la nature intellectuelle parut se déchirer à leurs yeux. L'immortalité de l'âme humaine fut connue, admise

comme une vérité incontestable, et le culte des ancêtres naquit. Cet événement, dont la profondeur des siècles a pu jusqu'à un certain point nous dérober les formes précises, a néanmoins persisté dans la tradition comme principe d'une foule de conséquences. Les traces innombrables qu'il a laissées n'ont pas échappé à l'exploration des historiens et des savants. Tacite, en examinant le respect singulier que les Germains conservaient pour leurs femmes, a bien vu que ce respect avait dû dépendre de quelque chose de divin que ces peuples avaient découvert en elles (152). Comment, sans un événement extraordinaire et frappant, leur auraient-ils attribué des lumières sur l'avenir ? Comment ces farouches guerriers, dociles aux conseils d'un sexe faible et timide, auraient-ils suivi leurs inspirations comme des oracles (153) ? Tout effet annonce une cause, et la cause est réputée d'autant plus élevée et puissante que l'effet se montre plus opposé aux notions communes et aux lois ordinaires de la nature. Parmi les savants qui ont cherché à déchiffrer l'histoire des antiques Celtes, Simon Pelloutier, l'un des plus laborieux sans doute, voyant à quel point ces peuples portaient la vénération envers les femmes et quel ascendant absolu ils leur accordaient tant dans le sacerdoce que dans le Sénat (154), a été conduit à conclure d'une foule de preuves amoncelées, qu'il serait trop long de détailler ici, que, selon toute apparence, les femmes celtes devaient ces prérogatives à quelque prêtresse qui, s'étant rendue célèbre par ses prophéties, avait acquis à son sexe le droit de prééminence (155). Revenant ailleurs sur ce sujet, il apporte de nouvelles preuves de l'existence d'un sanctuaire dans lequel une vierge exerçait le sacerdoce et répondait, au nom de la Divinité, à ceux qui venaient consulter son oracle (156).

(à suivre)